

AFRICAN PSYCHO OU L'ECRITURE DE L'INSIGNIFIANCE

(African psycho: a writing of insignificance)

Bidy Cyprien BODO*
Université de Cocody-Abidjan

Abstract: This paper aims at showing how the theory of insignificance developed primarily by Cornelius Castoriadis works through Alain Mabanckou's text as well as its semantics and ideological implications. Three features of insignificance have emerged: the desemanticizing of words and things (which expresses disorder, confusion), the desecration of the human being and the conditional imaginary.

Keywords: Trivialization, confusion, dehumanization, disorder, insignificance, "samness"

Résumé: Cette étude vise à montrer comment la théorie de l'insignifiance développée fondamentalement par Cornelius Castoriadis est à l'œuvre dans ce texte d'Alain Mabanckou ainsi que son implication sémantico-idéologique. Trois dispositifs de l'insignifiance sont apparus: la désémantisation des mots et des choses (qui dévoile le désordre, la confusion), la désacralisation de l'homme et l'imaginaire dépendant.

Mots-clé: Banalisation, confusion, déshumanisation, désordre, insignifiance, mêmeté.

Introduction

L'insignifiance est un mode de pensée, de perception et d'action particulier à l'œuvre dans une société. L'observation suivante du philosophe Cornélius Castoriadis révèle à la fois le sens et les principes de cet imaginaire collectif problématique:

Tout se vaut, tout est vu, tout est vain. [...] C'est cela l'esprit du temps: sans aucune conspiration d'une puissance quelconque qu'on pourrait désigner, tout conspire, au sens de respire, dans le même sens, pour les mêmes résultats, c'est-à-dire l'insignifiance. (Castoriadis 1998: 9, 15)

* **Dirección para correspondencia:** Dr Cyprien Bodo. Université de Cocody Groupe d'Etudes et de recherches en Littérature Francophone 22 Bp 1242 Abidjan 22, Côte d'Ivoire (00225) 07881194 cyprienbodo@yahoo.fr

Les expressions « tout se vaut » et « même sens » renvoient à l'indétermination, à l'inconsistance, à la confusion des choses, des voies, des êtres. C'est dire que « cet esprit du temps » dont parle Cornélius a pour caractéristique la banalisation dont l'une des conséquences est la disparition des significations. Cette approche est confortée par Clément Rosset lorsqu'il écrit que « l'insignifiance [est] le lieu où coexistent et se confondent tous les chemins; il est la négation de tout état » (Rosset 2004: 20). L'insignifiance est donc symptomatique et d'une représentation en crise et de la crise de la représentation.

Comment cette critique sur le fond (insignifiance = peu de valeur) et cette interrogation sur le sens (insignifiant = qui ne fait pas sens) sont-elles à l'œuvre dans *African Psycho* d'Alain Mabanckou ? C'est à travers la poétique de l'inconsistance ou de l'indifférenciation banalisante. Elle porte, dans l'univers romanesque, sur les choses et les êtres et semble révéler la décomposition sociétale, l'évanescence des grandes idéologies.

1. L'insignifiance des choses

L'insignifiance inaugure le discours sur la consistance des choses, leur importance réelle, leur pertinence voire identité. Ce constat de Cornelius Castoriadis, portant sur deux chemins, voire notions, contient les aspects théoriques définitionnels du concept de l'insignifiance des choses:

Ce qui caractérise le monde contemporain, ce sont bien sûr les crises, les contradictions, les oppositions, les fractures, etc., mais ce qui me frappe surtout, c'est précisément l'insignifiance. Prenons la querelle entre la droite et la gauche. Actuellement, elle a perdu son sens. Non pas parce qu'il n'y a pas de quoi nourrir une querelle politique et même une très grande querelle politique, mais parce que les uns et les autres disent la même chose. Depuis 1983, les socialistes ont fait une politique, puis Balladur est venu, il a fait la même politique, puis les socialistes sont revenus, ils ont fait avec Bérégovoy la même politique, Balladur est revenu, il a fait la même politique... Cette distinction manque de sens. (Castoriadis 1998: 13-14)

L'idée qui ressort de ce propos et qui est caractéristique de l'insignifiance des choses est la confusion, l'indistinction. En effet, dans le principe, « la droite » et « la gauche » sont deux modes de conception et d'action, deux chemins politiques différents. Mais comme le note le critique, « les uns et les autres disent et [font] la même chose » de sorte que la distinction gauche/droite manque de sens ou est dépouillée de sa réalité. Elle est non sens.

La théorie de l'insignifiance des choses met ainsi en évidence un processus sociétal régressif dans lequel une réalité donnée importante, une certaine façon de faire ou d'être, finit par devenir n'importe quelle façon, par perdre sa teneur différenciée. On passe donc de l'insigne à l'indétermination comme le remarque Clément Rosset:

Or si tout est indifféremment chemin, rien n'est chemin; aucune direction en effet qui ne se confonde avec n'importe quelle autre, comme se confondent, chez Héraclite, la route qui monte et la route qui descend. (Rosset 2004: 12)

L'expression « rien n'est chemin » témoigne de ce que les choses perdent en définitive de leur pertinence, de leur particularité, voire spécificité. Elles se dissolvent les unes dans les autres.

Dans *African psycho*, cette problématique se donne à voir à travers l'esthétique de la banalisation. Elle est manifeste dans l'usage d'un dispositif littéraire particulier: le paradoxe. Ce commentaire du narrateur sur un compte rendu trouble d'un journal, portant sur une tentative d'assassinat, illustre cette remarque:

Je ne comprends toujours pas que le dernier de mes actes, qui date pourtant d'il y a trois mois seulement, n'ait pas eu d'écho dans la presse nationale et celle du pays d'en face. Juste quatre lignes insignifiantes dans *La rue meurt*, un petit hebdomadaire du quartier. Les quelques lignes consacrées à mon forfait étaient noyées entre les publicités de savons Monganga et des chaussures. (Mabanckou 2003: 16)

Le paradoxe apparaît ici dans la rubrique qui donne l'information sur la tentative d'assassinat: la publicité. Vante-t-on les mérites de cet acte ou est-ce l'expression de l'indifférence ? La confusion est plus manifeste quand on lit que le forfait « était noyé entre les publicités de savons ». On a l'impression que ces deux choses se valent; que le savon et le meurtre sont de même nature. Vouloir tuer et se faire beau ou prendre soin de soi (savon et chaussures) sont indifféremment associés. Cette disposition textuelle participe de l'esthétique de la banalisation des choses de sorte qu'elles perdent de leur contenu sémantique et se retrouvent, comme l'écrit Alain Mabanckou, « noyées », confondues.

L'indifférenciation des genres et des valeurs fait basculer la réalité textuelle d'*African psycho* dans le non-sens, dans l'insignifiance du réel. Cette optique est corroborée par l'étude onomastique, précisément celle portant sur la désignation du cimetière: « Les-morts-qui-n'ont-pas-droit-au-sommeil » (p.12). L'emploi oxymorique de « mort » et la négation « pas-droit-au-sommeil » (éveil) brouille les limites de la signification en associant deux contraires. L'antinomie associative fait émerger l'imbroglio de la signification.

Un autre dispositif de l'écriture de l'insignifiance dans le roman de Mabanckou est la monotonie. Clément Rosset soulignait en effet que l'une des manifestations de l'insignifiance des choses est que « le réel parle mais n'émet qu'un seul son, et ne délivre qu'un seul sens; un seul sens monotone. » (Rosset 2004: 29). Cornélius confirme cette dimension théorique lorsqu'il note que « tout conspire pour les mêmes résultats, c'est-à-dire l'insignifiance. » (Castoriadis 1998: 15).

Dans *African psycho*, ce dispositif est mis en scène dans la monotonie de l'instabilité à l'intérieur de la multiplicité. Dans cette logique, le héros-narrateur, Grégoire Nakobomayo, se présente comme « un enfant ramassé » (p. 21), c'est-à-dire rejeté par sa mère. Par la suite, dans sa quête d'affection, il est également rejeté par les familles adoptives qui l'accueillent (p. 21), par les femmes qu'il aime (p. 40, 41, 219). En outre, dans son parcours moral et social, il est rejeté par l'église (p. 23, 24) et connaît l'échec à l'école (p. 24, 30, 31). La dernière voie qu'il a empruntée pour suivre son idole Angoualima, un assassin notoire, se solde par une série d'échecs: toutes ses agressions sont ratées.

Le parcours de ce personnage peut ainsi se résumer: empruntant divers chemins, on pourrait dire le chemin de gauche et celui de droite, Grégoire Nakobomayo retrouve à

chaque nouveau carrefour un problème analogue: le manque affectif et un résultat identique: le rejet. L'insignifiance du réel découle de ce que les différentes voies empruntées (mère, parents adoptifs, église, école, etc.), finissent par se confondre, se ressembler dans la finalité. Or si tout est indifféremment chemin menant au désastre, au même, rien n'est finalement chemin spécifique, particulier pour le héros de l'œuvre. Ces chemins assument la même fonction dans leur diversité; ils sont donc « co-signifiants », finalement identiques car porteurs d'une même signification: leur insignifiance. Partant, *African psycho* se donne à lire comme l'écriture de la mêmeté car, à l'analyse, n'importe quelle façon de faire aboutit à la même façon.

Cette mise en scène romanesque, induit, en fin de compte, s'agissant de l'insignifiance des choses, un autre mode opératoire chez Mabanckou: l'instabilité du sens.

La fragilité sémantique, qui a pour fondement la fragilité des choses dans *African psycho* s'observe à travers l'interchangeabilité des notions qui, à la pratique, n'ont aucun rapport. Le lien signifiant/signifié se trouve fortement perturbé et sa nature arbitraire renforcée. C'est ce que laisse transparaître ce propos du personnage-narrateur Grégoire:

Je continuais à marcher. La fille murmurait des injures, mais finit par me suivre. Nous prîmes la rue Papa-Bonheur-c'est-moi et arrivâmes à la rue Têtes-de-Nègres, qui est en réalité une espèce de décharge publique malgré les multiples pancartes: INTERDICTION DE JETER LES ORDURES SOUS PEINE D'AMENDE. Des jeunes gens avaient changé le mot AMENDE par AMANDE. (Mabanckou 2003: 110).

Le remplacement du lexème « amende » par « amande » trouble le sens du texte, en brouille la signification et conséquemment la finalité. Comment en effet comprendre le nouveau texte, « interdit de jeter les ordures sous peine d'amande ? » Alors que le précédent était une sanction (amende), sa réécriture en fait une récompense (amande). En fin de compte, contribuer à l'insalubrité donnerait droit aux délices. *African psycho* bascule ainsi dans l'absurdité, dans l'insignifiance. Les mots et les choses perdent de leur résonance habituelle; leur impertinence brouille la réalité, la rend inconcrète, insaisissable.

La crise du sens apparaît aussi dans le discours politique comme en témoigne cette promesse:

Dans la rue Têtes-de-Nègres, la population défèque partout, de jour comme de nuit, surtout dans le ruisseau qui coupe la ville en deux et que notre actuel maire, pour gagner haut les mains les élections, deux ans plutôt, avait baptisé avec tambours et maracas la « Seine ». Il avait expliqué aux habitants que la vraie Seine, en France, coupe aussi la ville de Paris en deux [...]. Il nous avait fait comprendre que c'était plus qu'un honneur pour nous de nous identifier à cette ville de rêve, de sorte que nous nous sentirions comme à Paris, et ce n'était pas donné à n'importe quel pays du tiers monde. [...] Pour les élections prochaines, ses adversaires avaient déjà songé à baptiser à leur tour ce même ruisseau « Fleuve Amour » ! (Mabanckou 2003:110, 111, 118)

Cet extrait concentre en lui les mécanismes de l'insignifiance du réel à travers le non-

sens. En effet, les nouvelles désignations du ruisseau que sont « Seine » et « Fleuve Amour » sont des plus déconcertantes. Elles n'entretiennent aucun rapport de sens avec la réalité ainsi baptisée au regard de son état. Ce ruisseau est en effet associé à la pestilence, à la maladie, voire la mort étant donné son statut de « décharge publique » dans laquelle « la population défèque jour et nuit » faute d'infrastructures. Il est donc du point de vue du sens et de l'état opposé à la « Seine » ou au « Bonheur ». On constate donc que le mot politique dans ce roman de Mabanckou n'a que faire du sens. Le dire politique ne rime à rien, il est asémantique. Il n'est plus le véhicule d'une pensée organisée, concrète, sérieuse, sensée. Il est banalité, irréalité, médiocrité, insignifiance. C'est ce que souligne Cornelius lorsqu'il écrit qu'« il y a un lien intrinsèque entre cette espèce de nullité de la politique, ce devenir nul de la politique, et cette insignifiance. » (Castoriadis 1998: 15). Cela se ressent également sur les êtres dans *African psycho*.

2. L'insignifiance des êtres

Elle se caractérise, selon Laurie Laufer citant Romain Gary, par la crise du regard sur l'homme. Dans son article « Agir contre l'insignifiance », il en donne les manifestations:

On a balayé la part d'imaginaire, la part de poésie sans laquelle il n'y a ni civilisation, ni homme, ni amour. Si tu mets fin à ce « règne poétique », rien ne t'empêche plus d'être cannibale ou de procéder au génocide, parce que dès que tu supprimes la part de mythologie, tu es à quatre pattes. L'homme sans mythologie de l'homme, c'est la barbaque. Tu ne peux pas démythifier l'homme sans arriver au néant, et étant donné le néant, il n'y a plus aucune raison de se gêner. (Laufer 2010)

Dans *African psycho*, cette fin du mythe de l'homme a pour fondement une philosophie particulière: « je chie sur la société » (p. 18). Cette expression scatologique est révélatrice d'une atmosphère textuelle de mépris. L'espace social est perçu comme un lieu de défécation, d'insignifiance, au regard du verbe « chier ». Les manifestations d'une telle vision, celle de « l'homme sans mythologie de l'homme » se perçoivent, dans le texte de Mabanckou, fondamentalement, à trois niveaux.

Le premier est la dégradation du statut de certains personnages féminins. Sur cette question, on lit dans *African psycho* cette précision:

La rue principale portait jadis le nom de six-cents-francs-au-moins avant [qu'on] fasse chuter le prix de l'éjaculation payante en le ramenant, que Dieu m'en garde, à cent francs seulement au lieu de six cents francs au moins. Nos filles à nous avaient de ces manières de se prendre au sérieux et de considérer leur *chose-là*. (Mabanckou 2009: 102)

La dévaluation de l'être est explicite dans la chute drastique du prix de la passe et est symptomatique de ce que, comme le note le narrateur, ces filles ne sont plus prises au sérieux. Par ailleurs, le désignateur « leur chose-là » pour parler du sexe féminin est assez problématique. En effet, avoir une chose en soi ou être constitué d'une chose (et non plus

d'un membre ou organe) laisse deviner qu'on est en soi une chose. Cela témoigne d'un regard chosifiant sur ces personnages. Ainsi, la mise en évidence de la contre-évolution de ces personnages féminins montre qu'ils ont perdu de leur part de « poésie humaine ».

Le second niveau est la conséquence du premier: les viols, les assassinats permanents dans le texte avec en sus un mode opératoire dégradant. Ces quelques exemples serviront à illustrer cette idée:

Angoualima possédait une herbe sèche qu'il brûlait. Celle-ci endormait les propriétaires des maisons qu'il « visitait » au milieu de la nuit. [...] Il poussait le mari dans un coin du lit, retournait la femme et lui enfonçait sa chose-là [qui] était aussi grosse que les biceps des pêcheurs du fleuve Mayi. Il laissait toujours vingt-cinq cigares cubains allumés dans la chose-là de la femme violée. (Mabanckou 2009: 63)

Cette scène qui rend compte de l'absence du « regard poétique » sur l'homme dans l'univers de ce roman est renforcée par cette autre portant sur le corps:

Il ne se passait plus un mois sans qu'on découvre sur la côte sauvage deux ou trois têtes d'hommes ou de femmes, un cigare cubain dans la bouche, le reste de leur corps à quelques mètres. Angoualima s'arrangeait pour que ces têtes aient l'air de sourire et d'apprécier le cigare vissé entre leurs lèvres, les yeux ouverts. (Mabanckou 2003: 64)

Le corps humain se banalise et devient ainsi un instrument de jeu.

L'insignifiance de l'être s'exprime enfin, pour ce qui est du troisième niveau, dans l'espace du rêve en tant que projet d'avenir. Analysant sa portée, Patrice Nganang écrit « que le rêve nous plonge dans une durée dans laquelle notre futur nous advient comme événement. » (Nganang 2009: 19). Il est donc prémonitoire du futur, voire pré-visionnaire. Partant, quel futur s'imaginent les jeunes dans *African psycho* ? Leur rêve, à l'image de celui du héros-narrateur Grégoire Nabokomayo, est troublant: devenir populaire par le meurtre comme Angoualima:

J'éprouvais de l'admiration pour lui. Il m'avait en quelque sorte devancé dans ce que je rêvais comme existence. Pour ne pas désespérer, je me persuadais que je lui ressemblais, que son destin et le mien avaient les mêmes courbes et que je finirais par gravir peu à peu les échelons. (Mabanckou 2003: 20)

Le texte est de ce fait peuplé de disciples d'Angoualima et souligne ainsi un univers romanesque structuré dans un imaginaire collectif dans lequel l'autre n'est perçu que comme proie. Aucune extension du champ des possibles n'est mise en scène. Tout concourt, à l'exemple des préparatifs (au meurtre) de Grégoire qui constituent la trame fondamentale du récit, au plaisir ou au défi de la mise à mort de l'autre. Il y a donc là un environnement d'insignifiance avec en toile de fond une humanité qui abdique. Elle valide la subdivision en prédateurs et proies.

Quelle lecture idéologique pourrait sous-tendre une telle écriture ? Quelle interprétation pourrait-on faire de l'usage des dispositifs de l'insignifiance dans *African psycho* ?

3. Écriture de l'insignifiance comme psychanalyse du monde africain ?

En conclusion de ses analyses, Cornelius Castoriadis note que l'insignifiance est l'expression de « l'effondrement de l'autoreprésentation de la société. » (Castoriadis 1996: 23). *African Psycho* se donne à lire dans cette perspective. Ce texte au titre fort évocateur, semble faire une étude psychanalytique du monde africain pour en révéler une profonde crise identitaire, une psychologie perturbée.

Cette situation est manifeste dans la crise de la représentation de soi. Elle est identifiable dans la nature des codes de perception ou de saisie de soi et de son environnement. Avec quoi donne-t-on sens aux phénomènes africains dans le texte de Mabanckou ? Cet extrait, portant sur l'explication de la criminalité, aide à répondre à cette problématique:

L'invité du jour, était un professeur de criminologie à la Haute Université de notre pays [...] « Messieurs, disait-il, je vais vous dire clairement qu'en tant qu'héritier convaincu de l'école italienne de criminologie, j'ai été fasciné par un livre que je conseille à tout le monde: *L'homme criminel*, de Cesare Lombroso, et sa magnifique théorie du criminel-né. Angoulima a sa place dans les pages de ce livre mythique, un des livres fondateurs de notre manière d'appréhender l'être criminel. Les agissements d'Angoulima me font penser à beaucoup de cas européens que j'ai découverts sur les bancs de la faculté de droit de Poitiers. Je pense notamment au jeune criminel nommé Baptiste Laborie, qui apporta un jour la tête de sa sœur à l'hôpital [...], à Sadilleck avec son couteau de boucher [...], à Henri Lestevens, le tueur de femmes... Je vais *hic et nunc* esquisser une analyse minutieuse. (Mabanckou 2003: 82-83)

On remarque en effet que les codes qui servent à appréhender la crise de la société africaine du texte, manifeste dans la criminalité exponentielle, sont exogènes. Ce phénomène africain est perçu sous le prisme ou selon le mode de pensée occidental. Cela est révélateur d'un imaginaire fondamentalement extraverti et donc de la difficulté pour le personnage africain (l'intellectuel en particulier comme en témoigne l'illustration) à créer d'abord un code endogène pour expliquer des réalités endogènes avant de l'ouvrir à l'autre. Ce texte de Mabanckou met ainsi en récit, un imaginaire africain, une psychologie africaine, essentiellement de récupération et non de création. D'où bien des fois l'inadéquation entre le dire et la réalité, l'usage de mots qui produisent l'irréel et donc l'insignifiance. On comprend dès lors le sentiment du narrateur durant le discours du professeur de criminologie: « Furieux, dit-il, je sortis [...]. Je constate qu'il y a des crétiens qui ne savent pas de quoi ils parlent [...]. C'est un crime monsieur le lauréat de criminologie de mon cul ! » (p. 82, 83).

L'écriture de l'insignifiance comme procédé esthétique de mise en texte d'un imaginaire sous tutelle révélateur de la sous estimation d'un soi africain est renforcée par cet autre discours tenu dans *African psycho*:

Le ruisseau coupe la ville en deux et [...] notre maire, pour gagner haut les mains les élections [...], avait baptisé avec tambours et maracas la « Seine ». [...] Il nous avait fait comprendre que c'était plus qu'un honneur de nous identifier à cette ville de rêve, de sorte que nous nous sentirions comme à Paris, et ce n'était pas donné à

n'importe quel pays du tiers-monde [...]. Et il avait été élu dès le premier tour, nous faisant la promesse, jamais tenue à ce jour, de la visite du maire de Paris, son ami personnel, nous jurait-il, avec qui il discutait chaque semaine au téléphone. (Mabanckou 2003: 110-111)

La volonté clairement manifeste (au regard du discours et de l'élection du maire qui signifie acceptation de ce discours) de faire comme l'autre, cette obsession de l'autre est l'expression d'une société qui n'arrive pas à se représenter comme étant quelque chose pour elle-même. Elle a du mal à se poser comme ayant un soi singulier d'où l'absence de significations imaginaires sociales propres et le recours aux paradigmes parisiens. C'est pour cela que la société africaine à l'œuvre dans ce texte de Mabanckou ne peut ni forger, ni maintenir, une représentation d'elle-même qu'elle puisse affirmer et valoriser.

Cette psyché exogène induit par ailleurs un imaginaire victimaire. On l'a noté, Grégoire Nakobomayo, le personnage central d'*African psycho* a été rejeté par sa mère. Depuis lors, il la rend responsable de tous ses échecs et il lui en veut (p. 21, 147); rien en effet ne lui incombe. L'interprétation idéologique qui en découle est celle d'une Afrique rendant perpétuellement l'Europe (métaphore de la mère ou du père, c'est selon¹) responsable de ses famines, ses guerres, son sous-développement, en somme de ses échecs². L'auteur mettrait ainsi en récit un imaginaire africain déresponsabilisant, et le dénoncerait en montrant les effets pervers à travers les modalités de l'insignifiance.

L'un des inconvénients majeurs de l'imaginaire victimaire est l'adynamie. En effet, la crise de l'autocritique génère un environnement monotone, de sorte que les choses, même négatives, ont tendance à rester en l'état. C'est ce que confirme le désignateur « C'est-toujours-les-mêmes-qui-bouffent-dans-ce-pays-de-merde » (p. 18), qui met en lumière un univers de répétition, de permanence. Cet état d'esprit fait le lit de la contre-évolution des choses, « la rue meurt » (p. 16), et des êtres, « Celui-qui-boit-de-l'eau-est-un-idiot » (p. 102). L'alcool devient de ce fait le lieu de l'oubli, de la fuite du réel trouble, insignifiant. A défaut, dans cet espace désespérant, le personnage africain s'adonne à des activités révélatrices de l'ennui qui semble virer à la folie:

Je dois compter, décide le personnage-narrateur, ces étoiles, l'une après l'autre, je dois les compter, j'y arriverai, une étoile, deux étoiles, trois étoiles, quatre étoiles ou cinq étoiles, non cinq étoiles ou quatre étoiles, j'en étais où déjà, celle de la gauche je l'avais comptée, elle est revenue de ce côté, je ne la compterai pas deux fois, nous disions donc cinq étoiles, plus celle-là, ça fait six [...] je me trouve avec dix bonnes étoiles, et merde alors ! Des étoiles, encore des étoiles, elles descendent vers moi, je vais en prendre encore deux ou trois, celle-ci, non celle-là...(Mabanckou 2003: 202-203)

¹ Cette image, voire interprétation, peut être renforcée par ce titre d'un roman d'Alain Mabanckou (2002): *Les petits fils nègres de Vercingétorix*. Paris: Le Serpent à plumes.

² On retrouve ce mode de pensée dans *Black Bazar* d'Alain Mabanckou à travers le discours d'un personnage africain (2009: 106).

Conclusion

Comment s'appréhende le personnage africain ? La réponse se lit dans les actes, et dans l'absence d'actes. Dans cette logique, *African psycho* se donne à interpréter comme un texte mettant en exergue un être africain éprouvant des difficultés à s'ouvrir à son propre questionnement pour à la fois saisir son milieu, lui donner sens, et tenter de l'améliorer. La crise du sens manifeste dans la difficulté à créer des codes d'interprétation endogènes et qui génère un discours irréal, inadapté et confus, et donc insignifiant, en est l'illustration. Les mots, les choses perdent ainsi de leur pertinence, de leur consistance et finissent par se banaliser, par ne plus rien dire, voire signifier. La conséquence est un espace social romanesque qui tourne en rond, qui n'arrive pas à se projeter, à se construire un futur propre mais qui vit ou survit en se nourrissant de l'imaginaire de l'autre, l'Occident.

L'indéfinition et l'indétermination, en tant que manifestation de la perte d'un statut, se sont aussi portées sur le personnage humain dans cette œuvre. Il a perdu sa « poéticité », son humanité; il est devenu un être quelconque, une proie anodine dans *African psycho* de sorte que non seulement on y tue régulièrement, mais aussi on découpe les corps en multiples morceaux. Le tragique de l'insignifiance fonde de ce fait cette œuvre, et met en lumière le problème de la représentation de soi de la société africaine en général.

BIBLIOGRAPHIE

- CASTORIADIS, Cornelius (1996): *La montée de l'insignifiance*. Paris: Seuil.
(1998): *Post-scriptum sur l'insignifiance*. Paris: Aube.
ERALY, Alai (1985): *Le principe d'insignifiance*. Paris: Seuil.
LABASSE, Bertrand (2002): *Une dynamique de l'insignifiance. Les médias, les citoyens et la chose publique dans la « société de l'information »*. Paris: Ennsib.
LAUFER, Laurie (2010): « Agir contre l'insignifiance », [www.appeldesappels.org (consulté le 07/02/2012)].
MABANCKOU, Alain (2009): *Black Bazar*. Paris: Seuil.
(2003): *African psycho*. Paris: Seuil.
(2002): *Les petits-fils nègres de Vercingétorix*. Paris: Le Serpent à plumes.
NGANANG, Patrice (2009): *La république de l'imagination*. Paris: Vents d'ailleurs.
ROSSET, Clément (2004): *Le réel. Traité de l'idiotie*. Paris: Minit.